

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."
J. Carmignac

n° 26 - mai 2005

Notre association a fait dire une messe pour Jean-Paul II à Saint Nicolas in carcere à Rome

Editorial

Le Mystère de l'histoire

Nous remercions le Vice-Doyen de l'Institut Orthodoxe de Théologie de l'Université d'Etat de Minsk au Bélarus, Madame Pachko, de nous avoir fait l'honneur d'écrire pour nous cet éditorial.

Le principe de l'historicité - c'est à dire l'affirmation du caractère historique des faits rapportés dans les Evangiles - n'est pas au cœur de l'aspect "doctrinal" de la foi des chrétiens. Mais les chrétiens ne sont ni ignorants ni indifférents en ce qui concerne les problèmes historiques, parce que l'histoire du Christ et du christianisme s'enracine et se déploie dans le temps. C'est pourquoi la connaissance historique est indispensable à l'Eglise, connaissance qui est confirmée par les prophéties et imbibée d'annonces sur les fins dernières. Il est d'ailleurs assez généralement admis que le sens métaphysique de l'histoire, sens déjà en partie dévoilé par l'Ancien Testament, ne se révèle pleinement qu'avec l'Incarnation du Christ.

La personne humaine est inconcevable sans des liens profonds et solides avec l'histoire, à commencer par la sienne. Et elle a droit à la totalité de l'histoire. Comme le dit le philosophe russe Nicolas Berdiaev : « Au fond même de l'esprit humain se découvre la présence d'un destin historique. Toutes les époques, depuis les plus anciennes jusqu'à l'époque actuelle, tout fait partie de mon destin historique, tout est à moi (1). » Par ailleurs, il exclut formellement la possibilité de dissocier la personne et

.../...

Copyright © Association Jean Carmignac, Paris 2005

- 1...Le Mystère de l'Histoire, Editorial, par Rimma Pachko.
- 3...Oral et écrit dans le Nouveau Testament, par Charles Commeaux.
- 4...Une dernière volonté de Louise de Pardieu.
- 5..." *Les Chrétiens et l'Empire romain*" de Marta Sordi, par Ilaria Ramelli.
- 10...De l'utilité de la philologie grecque pour l'exégèse du N. Testament : (Lc, II, 49-50 ; Lc, II, 7), par Antoine Luciani. (cf. Ed. Delebecque)
- 13...La naissance virginale de Jésus, par Jeanne Ducatillon. Mes travaux historiques ont consolidé ma foi, par l'abbé Carmignac.
- 14...La maison de la Sainte Vierge à Lorette, par Marie-Christine Ceruti.
- 17...Photo intérieure de cette maison de la Ste Vierge.

l'histoire, d'opposer l'identité spirituelle
Une telle

humaine et le grand univers de l'histoire : «

opposition, affirme-t-il, est l'anéantissement et de l'homme et de l'histoire (2).»

L'historicisme, vision réductrice de la science historique, a voulu nier à tout mystère, à tout fait surnaturel le caractère de fait objectif réel, écartant les faits de l'Évangile, les repoussant à la périphérie de l'histoire, anéantissant leur véracité historique - et donc leur valeur -. Cette démarche est largement pratiquée depuis le Siècle des Lumières (XVIII^{ème} siècle), siècle qui, pourtant très riche en travaux historiques divers, a ouvert la voie à cette réduction, cette amputation si contraire à une véritable science historique. Une raison humaine, pleine d'assurance mais ne voyant pas ses limites, s'étant levée au-dessus des mystères de l'être, des mystères divins de la vie, devint inévitablement impuissante à reconnaître leur caractère historique. Dans cette perspective, le destin humain cessait d'être partie prenante du destin historique - des desseins de Dieu - car le sujet capable de connaissance s'opposait à l'objet connaissable.

Aujourd'hui une certaine modernité s'affiche indifférente ou même hostile à la foi chrétienne. Une partie de nos contemporains perçoit la religion comme une réalité "démodée", chargée d'une histoire pleine de contradictions et d'un ensemble de théories tombées en désuétude. Mais l'homme est un être religieux, comme l'affirme le théologien Serge Boulgakov : « Il y a des gens indifférents aux problèmes de la religion - et même anti-religieux - mais il n'y a pas d'hommes qui soient "hors" du champ religieux, à cause de la nature métaphysique de l'homme qui est doté d'esprit et de liberté d'une part, et de la finitude d'une créature de l'autre (3). »

L'histoire vraie se fonde sur des faits. Le christianisme est un phénomène historique, c'est une révélation divine réalisée dans l'histoire. Et la résurrection du Christ est à la fois un fait historique et une réalité mystique, cumulant le caractère impénétrable du transcendant et l'historicité de l'immanent. La nativité, la vie, la crucifixion et la résurrection de Jésus Christ sont des réalités, des faits objectifs qu'une chaîne de témoignages fiables nous a transmis à travers la Sainte Tradition (est-il possible de percevoir l'histoire - et particulièrement l'histoire de l'Eglise - hors de la tradition, de la Sainte Tradition ?). Mais ces faits ont pour particularité de ne pas valoir que pour le passé, ils gardent toute leur efficacité pour notre existence présente. Et quand, dans la nuit pascale, les fidèles s'exclament : « Le Christ est ressuscité! » ils partagent la même joie et la même espérance qui envahissaient les chrétiens voilà déjà deux mille ans. Cette expérience vécue rend la connaissance historique dynamique, existentielle, remplie d'affectivité actuelle.

L'homme est un être religieux, disions-nous, doté d'esprit et de liberté, et cette qualité de la nature humaine nous rend certains que la découverte de la tradition vivante peut se réaliser de nos jours à l'intérieur de l'expérience vécue. L'histoire et le présent sont inséparables. Le présent est transpercé par l'histoire où le mystère se révèle. Et nous, humblement mais audacieusement, nous devons être prêts à le percevoir.

Rimma Pachko

Vice-Doyen de l'Institut de Théologie Sts Cyrille et Méthode, de Minsk, Biélorussie

Traduction du russe : Hélène Tikhonova

(1) Berdiaev N. *Sens de l'histoire. Expérience de l'histoire du destin humain*. Paris, YCMA-PRESS, 1969, p. 270

(2) Ibid. p. 53

(3) Boulgakov S. *Deux cités. Etudes sur la nature des idéaux sociaux*. Moscou, 1911, p. 303

Oral et écrit dans le Nouveau Testament

Le pasteur Pierre Courthial, dans "*De Bible en Bible*", rappelle que la transmission du savoir n'était pas exclusivement orale dans l'Antiquité. Ce point de vue marque une distance par rapport à la thèse fondamentale de Jousse. On prenait des notes pour fixer la mémoire et préparer la "publication".

Dans son récent ouvrage sur Paul, "*L'avorton de Dieu*", Alain Decaux se range aux vues de l'école historico-critique et ironise sur le matériel d'écriture qu'il suppose considérable, intransportable, inadapté à l'enseignement.

Je lui ai opposé la documentation de Tiziano Dorandi : "*Le stylet et la tablette*"(1) qui confirme l'existence de notes, de brouillons destinés à fixer la pensée et les résultats des lectures. C'est ce qui a dû se passer pour la "préparation" des Evangiles. Voici les constatations de cette étude.

1) Notes et brouillons : ce travail est confié à un scribe (*notarius*) qui utilise le matériau d'écriture que voici : des surfaces de petit format, les *pugillares*, "qui tiennent dans le poing". Il en existe deux formes :

- a) des feuilles souples de parchemin, les *membranae* ou de papyrus, les *chartulae*, sur lesquelles on écrit avec un roseau (taillé ou mâché) imprégné d'encre, le *calamus*.
- b) Des tablettes couvertes de cire, les *tabellae*, qu'attaque le *stylus* pointu, de métal ou d'autre matière dure. L'autre bout, élargi, permet d'écraser les parties contestées du texte creusé dans la cire.

Le résultat de cette rédaction, le matériau couvert d'écriture, est le *libellus*, première forme de la mise par écrit.

- 2) Rédaction à publier (*pro8v e! kdosi n*). On utilise alors de plus grandes surfaces :
- le *volumen* ou rouleau, comme il apparaît pour la publication de la Torah ;
 - le *codex* de feuilles assemblées, ancêtre direct de nos livres.

Une remarque de Paul (Tim.II,4.13) confirme ces constatations. Il demande qu'on lui rapporte son manteau oublié, mais aussi *ta_ bibli&a, ma&lista ta_j membra&naj* (« les livres, surtout les cahiers de parchemin » ci-dessus mentionnés comme *u9pomnh&meta*, le matériau primaire des notes,

Madame Genot-Bismuth, spécialiste du monde juif au temps de Jésus, dans son livre *Un homme nommé Salut* (2) cite ce précepte intangible énoncé par les Pharisiens « On a le devoir absolu de formuler une tradition dans les termes textuellement employés par le maître au moment de son enseignement (3) » et elle évoque, chez les disciples qui entouraient un maître, l'usage, comme auxiliaires de la mémoire, de sortes de "carnets de notes" portant en hébreu un nom dérivé du grec : les *pinkasim* (sing. *pinkes*, du grec *pinax*).

Il est donc naturel qu'on retrouve, derrière la rédaction grecque des Evangiles, les notes sémitiques préparatoires, généralement traduites fidèlement - parfois moins - dans le texte grec définitif. Rien d'étonnant donc si le prolix Paul, grand épistolier, use de telles pratiques.

Charles Commeaux

(1) « *Le stylet et la tablette, dans le secret des auteurs antiques* ». Tiziano DORANDI, *L'Ane d'or*, Belles Lettres (2000).

(2) « *Un homme nommé Salut* ». Jacqueline GENOT-BISMUTH, F.-X. de Guibert (1995)

(3) « *Eduyot, 1,3* »

Une dernière volonté de Mademoiselle de Pardieu

Comme nous vous le disions dans le bulletin n°24, notre chère Louise de Pardieu, qui fut la fidèle trésorière de l'Association Jean Carmignac dès sa fondation, nous avait demandé, peu avant de mourir, de travailler à faire davantage connaître l'association et son bulletin qu'elle estimait susceptibles - comme le disait l'abbé Carmignac au sujet de ses propres travaux - de « conforter la foi des chrétiens et d'attirer l'attention des incroyants ». C'est pour être fidèle à sa volonté que nous avons réalisé le *dépliant** que vous trouverez avec ce n°26 des Nouvelles. Nous vous demandons, si vous en êtes d'accord, de le transmettre à toute personne qui pourrait être intéressée. Vous pouvez bien sûr en faire des photocopies, ou nous demander d'autres exemplaires en nous écrivant à l'adresse de l'association et en joignant si possible quelques timbres pour amortir le coût de réalisation et d'envoi. Par avance, merci.

Merci aussi à tout adhérent ou lecteur qui nous signalerait un journal, ou un petit bulletin, bien sûr assez proches de nos préoccupations, à qui nous pourrions demander d'insérer un encart de quelques lignes présentant notre association et ses objectifs.

(* Le contenu de ce dépliant de présentation de l'Association Jean Carmignac figure sur notre site, à la rubrique "Présentation")

Les personnes qui nous envoient aimablement leurs remarques, critiques, informations, soit à l'association soit à titre privé à l'un ou l'autre membre du conseil d'administration – ce dont nous les remercions encore infiniment – sont priées de préciser dans leur message si elles ne désirent pas que ces indications soient publiées dans notre bulletin, ou que leur nom soit mentionné à cette occasion.

Les Chrétiens et l'Empire romain de Marta Sordi

Nous sommes heureux de signaler la réédition du livre du Professeur Marta Sordi, enrichie de nombreux nouveaux thèmes qu'elle-même et le Dr Ilaria Ramelli qui fut son élève, ont eu la gentillesse d'offrir à nos lecteurs au fur et à mesure que sortaient nos bulletins. Ajoutons ceux du Professeur Grzybek qui a travaillé aussi en étroite collaboration avec Madame Sordi.

La nouvelle édition du travail de recherche de Marta Sordi - *Cristiani e l'Impero romano* – « Les Chrétiens et l'Empire romain » (éd. Jaca Book, Milan 2004, 238 pages), a été entièrement remise à jour et développée par rapport à la première, publiée en 1984. En effet, dans les vingt dernières années Madame Sordi, Professeur émérite d'histoire grecque et romaine à l'Université Catholique de Milan, a approfondi son enquête avec la collaboration assidue de quelques élèves : d'où la nécessité de cette nouvelle édition de l'une de ses oeuvres majeures qui traite des rapports du Christianisme avec les autorités romaines depuis le procès de Jésus jusqu'à Constantin.

Un passage de l'Évangile de Saint Jean (16, 2) est placé en exergue : « *L'heure viendra où tous ceux qui vous tueront croiront rendre un culte à Dieu* ».

Les points nouveaux les plus remarquables de cette deuxième édition concernent la présence de Pierre à Rome, le premier accueil de l'Évangile en milieu païen, la correspondance de Sénèque avec Saint Paul, le changement brusque de Néron, la transformation du concept de martyr, le jugement à porter sur Constantin. Je m'arrêterai ici seulement sur ce qui concerne les Évangiles : L'auteur les considère sans aucun doute comme des documents historiques et elle les utilise de la même façon, avec la même méthode, que ses autres sources.

Dans l'introduction elle prend ses distances par rapport à deux positions opposées : d'une part celle qui considère les trois premiers siècles après Jésus-Christ comme une histoire de persécutions continues, de l'autre celle qui les minimise en soutenant qu'elles ont bien existé mais n'ont eu aucune motivation politique (sauf celle de Marc Aurèle), étant dues seulement à des raisons religieuses liées à la préoccupation du maintien de la *pax deorum*.

Le premier chapitre étudie la prédication chrétienne en Palestine et ses rapports avec le pouvoir politique depuis le procès de Jésus jusqu'à l'an 62. Le procès s'est tenu devant le sanhédrin pour blasphème - avec pour issue une condamnation à mort applicable seulement par les Romains - et devant l'autorité romaine pour *maiestas*. Cette accusation que Pilate a toutefois déclarée non fondée, provenait d'une initiative juive, comme le confirment non seulement les Actes des Apôtres (2, 23 et suivants ; 3, 13 ; 7, 52 et suivants ; 13, 27-29), mais aussi les évangiles apocryphes, Flavius Josèphe, Mara Bar Serapion et la correspondance entre Abgar d'Edesse et Tibère qui semble être le reflet d'une tradition très ancienne (1).

Les mises à mort d'Étienne vers 35 et de Jacques le Mineur en 62, faites par les Juifs, furent ressenties par les Romains comme des abus, à tel point que le Grand Prêtre Ananie, qui a voulu la seconde, a dû attendre une absence du gouverneur romain pour y procéder, et a été ensuite immédiatement destitué. De la même manière, déjà la déposition de Caïphe en 36 ou 37, parallèle à celle de Pilate, a eu pour conséquence la paix pour l'Église dans les

territoires soumis à l'autorité romaine. En effet dans l'intention de Tibère et de son envoyé Vitellius, qui exécuta les destitutions, il s'agissait d'une mesure de pacification. Jusqu'en 62, les autorités romaines n'ont jamais condamné les Chrétiens en tant que tels, puisque Tibère avait opposé son veto aux accusations anti-chrétiennes après le sénatus-consulte de l'an 35 qui proclamait le Christianisme "superstitio illicita", ce qui est confirmé aujourd'hui par l'analyse d'un fragment de Porphyre (2).

Dans le chapitre II, l'auteur se concentre sur la venue de Pierre à Rome et sur le Christianisme sous le règne de Claude : "l'autre endroit" où se rend Pierre après sa libération de prison (Actes 12, 17) est Rome, appelée de façon cryptographique (autrement dit en code secret) "Babylone" (3).

Le Professeur Sordi analyse ensuite les documents anciens que nous possédons sur la prédication de Saint Pierre à Rome à partir de 42 et la composition de l'Évangile de Marc sur la base de cette prédication au début du règne de Claude : il s'agit des écrits de Papias de Hiérapolis, de Clément d'Alexandrie et de Saint Irénée. Elle accepte aussi l'identification du 7Q5 avec un passage de Saint Marc, confirmée à son avis par certaines allusions à cet Évangile que j'avais proposé d'apercevoir dans le *Satiricon* de Pétrone (4). La composition de ce texte sacré à la demande de certains chevaliers, selon ce qu'écrit Clément d'Alexandrie, est à comparer aux dédicaces de Luc et des Actes adressées à Théophile. En effet la formule d'appel utilisée pour lui, *krátistos* (traduit en français par "illustre" ou "excellent") correspondait à l'*egregius* utilisé pour les chevaliers romains.

Quant à la prédication de Saint Paul, depuis la conversion du proconsul Sergius Paulus jusqu'au lynchage populaire auquel l'Apôtre échappa grâce à l'action du tribun Lysias, elle n'a jamais été contrecarrée par une quelconque mesure d'hostilité de la part des autorités romaines, comme nous pouvons le voir à propos de l'attitude de Gallion, frère de Sénèque, proconsul d'Achaïe, dans les Actes (18,12 et sq.).

De façon analogue, l'expulsion des Juifs de Rome sur l'initiative de l'empereur Claude en 49 ap. J.-C., n'a pas touché les Chrétiens. Le Professeur Sordi porte ensuite une attention particulière à la discrétion de la communauté romaine qui s'est formée autour de Saint Pierre et à son caractère judaïsant, ainsi qu'à la présence de personnages haut-placés parmi les premiers Chrétiens de Rome.

Le chapitre III concerne l'époque de Néron, avant et après le « retournement » de 62, qui marque le clivage entre la tolérance vis à vis des Chrétiens et la persécution ouverte, mise en œuvre en même temps que celle qui visait les Stoïciens romains. La correspondance entre Sénèque et Saint Paul s'inscrit dans le contexte des rapports entre les membres de cette école philosophique et les Chrétiens. Ces lettres, à l'exception de deux qui ont été ajoutées par la suite, ont quelque probabilité d'être authentiques (5) et attestent la composition déjà achevée à cette époque des Épîtres de Paul aux Galates et aux Corinthiens. Madame Sordi approuve ma supposition, dans le sillage et sur l'impulsion de recherches allemandes datant de plus d'un siècle, que des allusions à la Passion et à la Résurrection du Christ puissent se trouver dans la tragédie du *corpus* de Sénèque *Hercules Oetaeus*, qui révèle des connections surprenantes surtout avec l'Évangile de Saint Jean (6).

Enfin le Professeur Sordi considère qu'il faudrait dater l'Édit de Nazareth de l'époque de Néron et précise qu'il avait un but anti-chrétien : en effet il condamnait à mort les voleurs de cadavres - ce qu'étaient les Chrétiens selon l'accusation juive de Mt 28 -, autre détail de l'Évangile qui semble donc historiquement confirmé. Elle rappelle d'ailleurs le lien (7) entre cet arrêt et la parodie de la résurrection qui se trouve dans la nouvelle de la *Matrone d'Ephèse* du *Satiricon* de Pétrone et insiste sur le fait que la persécution de Néron ne s'est

pas limitée au seul épisode de l'incendie de Rome en 64 (elle étudie à ce sujet aussi bien les sources qui retiennent l'innocence de Néron que celles qui le considèrent coupable). Cette persécution en effet a été provoquée par la décision de celui-ci de donner libre cours aux accusations antichrétiennes qui avaient été bloquées par le veto de Tibère.

Le chapitre IV, concerne l'attitude des Flaviens vis à vis du Christianisme, attitude qui ne fut pas caractérisée par des hostilités avant les dernières années de Domitien : il s'agit d'une période clé pour la composition des Evangiles que l'on considère souvent écrits après 70, année de la destruction de Jérusalem par les armées des Flaviens. Vespasien (confondu avec Domitien par Hégésippe qui se servait de sources orales) fit rechercher les membres de la maison de David, parmi lesquels évidemment se trouvaient des personnes de la famille de Jésus. Il les jugea inoffensifs et les relâcha. Les héritiers désignés de Domitien étaient aussi justement chrétiens. Il s'agissait des enfants de son cousin Flavius Clément qui fut mis à mort à l'improviste par l'empereur avec d'autres, condamnés « pour athéisme et coutumes judaïques », c'est-à-dire, selon l'argumentation que je crois correcte de l'auteur, pour Christianisme. Dans ce cas aussi la persécution antichrétienne se joignit à celle qui visait les Stoïciens et un personnage-lien entre les deux groupes est le sénateur à la fois chrétien et stoïcien Acilius Glabrien, mis à mort pour raisons aussi bien politiques que religieuses.

L'auteur accepte mon hypothèse que Juvenal, dans sa IV^{ème} satire – où il parle d'un énorme poisson étranger pêché dans un endroit plein de délateurs et condamné par Domitien *pontifex maximus* à être frit dans une marmite de terre cuite –, rappelle en fait la condamnation, due à une délation, de Saint Jean, à Rome, sous Domitien, à être immergé dans un grand récipient de terre cuite plein d'huile bouillante. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Juvénal, dans cette satire, la quatrième donc, et dans la première, rappelle les condamnations des Chrétiens sous Néron et sous Domitien (8) : ayant échappé au martyre, Jean, déjà auteur de l'Evangile, fut exilé à Patmos, où il aurait composé l'*Apocalypse*.

Après les persécutions de Néron et de Domitien, on comprend la diffusion du "crypto-Christianisme" qui caractérise l'Eglise jusqu'à l'époque de Commode et des Sévères, et encore après cette période, à nouveau jusqu'à Constantin (9). Le reste de la première partie *I Cristiani e il potere politico (Les Chrétiens et le pouvoir politique)* continue chronologiquement jusqu'à Constantin.

La deuxième partie, *I Cristiani e il mondo romano (Les Chrétiens et le monde romain)*, est divisée en plusieurs sections. Dans l'introduction l'auteur suppose que la conversion du monde romain au Christianisme a été due au fait que ce dernier répondait aux exigences les plus profondes de l'âme humaine, et particulièrement de l'âme romaine avec sa conception sacrée de l'histoire et sa volonté d'expiation et de participation au divin, exprimée dans le poème 64 de Catulle et dans la quatrième églogue de Virgile que les Chrétiens, non sans raison, reprirent rapidement comme leur.

Le premier chapitre de cette deuxième partie traite des rapports entre le Christianisme des origines et la culture païenne, étudie l'attitude de certains philosophes païens vis à vis du Christianisme et évoque les premiers philosophes chrétiens dont Justin et Origène. Le Christianisme signifia le dépassement des divisions traditionnelles entre Juifs, Grecs et barbares. Il sut, - dans la ligne de Justin, anticipée par le discours de Saint Paul à l'Aréopage rapporté par les *Actes*, puis suivie par Clément d'Alexandrie et Origène - s'approprier la culture grecque de ce Logos qu'est le Christ, Lui qui s'est révélé par les fruits de l'intellect humain, par les Saintes Ecritures et de façon plus parfaite, dans l'Incarnation.

Le chapitre II examine l'attitude des Chrétiens face à la "théologie politique" : l'Empire romain chrétien fut anticipé par Tertullien, in *Apologétique* 33,1 : *noster est magis Caesar, a nostro Deo constitutus*, « César est davantage nôtre [c'est-à-dire aux Chrétiens], en tant qu'établi tel par notre Dieu ». La loyauté des Chrétiens vis-à-vis de l'empire excluait seulement le culte de l'empereur, qu'il soit vivant ou mort, et à ce culte s'opposaient aussi des païens comme Pline, Tibère, Trajan ; les Chrétiens, cependant, priaient pour l'empereur et l'empire. Dans le chapitre IV, l'auteur s'interroge sur les relations entre opinion publique et persécutions dans l'Empire romain. Le rapport est très étroit, étant donné que les procès intentés contre les Chrétiens débutaient plus souvent sur dénonciation privée que sur initiative impériale, si l'on exclut le cas de Marc Aurèle qui ordonna la recherche systématique.

L'analyse remonte jusqu'aux épisodes d'intolérance dont Paul fut déjà victime. Ceux-ci ont souvent été suscités par des juifs, mais pas seulement par eux : les sources provenant du Nouveau Testament, ici surtout des *Actes des Apôtres*, sont toujours traitées comme des documents historiques. En somme, cette étude serrée et dense est conduite avec de rigoureuses démonstrations et une profonde cohérence, et en même temps elle se lit facilement et n'offre pas d'obscurités. Il en sort un tableau convainquant des rapports entre les Chrétiens et l'empire à l'époque des persécutions qui présente un profond intérêt pour les spécialistes en histoire et en Christianisme de l'Antiquité. L'ensemble revalorise la datation haute et la complète historicité des sources du Nouveau Testament sur lesquelles il se fonde.

Ilaria Ramelli, Université Catholique de Milan

(1) Cf. I. Ramelli : *Stoicismo e Cristianesimo in area siriana nella seconda metà del I secolo d.C. (Stoïcisme et Christianisme en territoire syriaque dans la deuxième moitié du Ier siècle ap. J.-C.)*, «Sileno» 25 (1999), pp. 197-212 ; *La lettera di Mara Bar Serapion (La lettre de Mara Bar Serapion)*, «Stylos» 13 (2004), pp. 77-104, et *Possible Historical Traces in the Doctrina Addai, (Des Traces peut-être historiques dans la Doctrine d'Addai)* rapport présenté à l'International Meeting of the Society of Biblical Literature (Rencontre Internationale de la Société de littérature Biblique), Groningen, 25-28 juillet 2004, en cours de publication.

(2) Cf. M. Sordi - I. Ramelli : *Il senatoconsulto del 35 contro i Cristiani in un frammento porfiriano (Le sénatus-consulte de 35 contre les Chrétiens dans un fragment de Porphyre)*, «Aevum» 78 (2004), pp. 59-67.

(3) Cf. E. Grzybek : *Les premiers chrétiens et Rome*, in *Neronia VI. Rome à l'époque néronienne*, Bruxelles 2002, p. 561 et sqq.

(4) Cf. I. Ramelli : *I romanzi antichi e il Cristianesimo : contesto e contatti (Les romans de l'Antiquité et le Christianisme : contexte et contacts)*, Madrid 2001, chapitre VIII.

(5) Cf. I. Ramelli : *L'epistolario apocrifo Seneca-San Paolo : alcune osservazioni, (La correspondance apocryphe Sénèque-Saint Paul : quelques observations)* in «*Vetera Christianorum*» 34 (1997), pp. 1-12 ; *Alcune osservazioni sulle origini del Cristianesimo in Spagna : la tradizione patristica (Quelques observations sur les origines du Christianisme en*

Espagne : la tradition patristique), *ibid.* 35 (1998), pp. 245-256 ; *Aspetti linguistici dell'epistolario Seneca-San Paolo (Aspects linguistiques de la correspondance Sénèque-Saint Paul)*, in «*Seneca e i Cristiani, Atti del Convegno Internaz.* », (*Sénèque et les Chrétiens*,

Actes du Congrès International) Université Catholique – Bibliothèque Ambrosiana, Milan, 12-14 octobre 1999, recueil établi par A.P. Martina, «Aevum Antiquum» 13 (2000), pp. 123-127; Indizi della conoscenza del Nuovo Testamento nei romanzieri antichi e in altri autori pagani del I sec. d.C. (Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du Ier siècle ap. J.-C.), in «Il Contributo delle scienze storiche alla interpretazione del Nuovo Testamento. Atti del Convegno, Roma, 2-6 ottobre 2002» (La Contribution des sciences historiques à l'interprétation du Nouveau Testament. Actes du Congrès, Rome, 2-6 octobre 2002), recueil établi par le Comité Pontifical de Sciences Historiques, en cours de publication ; Nota sull'Epistolario tra Seneca e s. Paolo alla luce delle osservazioni di Erasmo (Note sur la Correspondance entre Sénèque et Saint Paul à la lumière des observations d'Erasmus), en cours de publication sur «Invigilata Lucernis» (2005).

(6) *La Chiesa di Roma e la cultura pagana : echi cristiani nell' Hercules Oetaeus?, (L'Eglise de Rome et la culture païenne : échos chrétiens dans l'Hercules Oetaeus?) in «Riv. di Storia della Chiesa in Italia» (Revue d'Histoire de l'Eglise en Italie) 52 (1998), pp. 11-31.*

(7) *Etabli dans le texte déjà cité I romanzi, chapitres I et VIII.*

(8) *Cf. I. Ramelli : La Satira IV di Giovenale e il supplizio di san Giovanni a Roma sotto Domiziano (La quatrième Satyre de Juvénal et le supplice de Saint Jean à Rome sous Domitien), in «Gerión» 18 (2000), pp. 343-359 ; Alcune osservazioni sulle occorrenze di crux in Manilio, Seneca, Giovenale e Marziale (Quelques observations sur les occurrences de crux chez Manilius, Sénèque, Juvénal et Martial), in «Espacio, Tiempo y Forma», ser. II, 12 (1999), pp. 241-252.*

(9) *Cf. I. Ramelli : Cristiani e vita politica : il cripto-cristianesimo nelle classi dirigenti romane nel II secolo (Chrétiens et vie politique : le crypto-christianisme dans les classes dirigeantes romaines du II^{ème} siècle), in «Aevum» 77, 1 (2003), pp. 35-51.*

Nos lecteurs auront sans doute remarqué le volume anormal de leur numéro 26. Le supplément de poids apporté par la présence du dépliant, nous a fait entrer dans une marge supérieure d'affranchissement, ce qui nous a permis, de façon exceptionnelle, de vous offrir un plus grand nombre de pages et en particulier de ne pas avoir à couper cet article du Professeur Ramelli.

Mais, vous vous en doutez, ce numéro nous revient un peu plus cher qu'habituellement, c'est pourquoi nous vous serions reconnaissants de penser à regarder si vous avez versé votre cotisation 2005.

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

De l'utilité de la philologie grecque pour l'exégèse du Nouveau Testament :

« Retrouver le substrat hébraïque probable sous les Evangiles grecs est essentiel ; encore faut-il ne pas faire de contresens sur le grec. »

Comme nous l'avions annoncé, voici un extrait de l'exposé fait par le Professeur LUCIANI à notre assemblée générale du 2 octobre 2004. En s'appuyant sur des exemples tirés de l'œuvre du grand helléniste que fut le professeur Delebecque et dont il fut l'assistant, il nous montre comment la philologie grecque permet d'éclairer certains passages du Nouveau Testament. Les analyses d'Edouard Delebecque sont effectivement remarquables par leur précision et leur netteté. C'était vraiment un grand helléniste et il aura lui aussi fait beaucoup, comme l'abbé Carmignac, pour faire partager au lecteur sa certitude que les Evangiles sont des « documents historiques, presque des chroniques, de toute première main. »

Permettez-moi d'abord de vous remercier d'avoir bien voulu m'accueillir dans votre société, non pas parce que j'étais un helléniste - un très modeste helléniste -, mais bien que je le fusse ; ma présence pourrait sembler quelque peu surprenante car cette association, dont je fais désormais partie, a pour but de faire connaître l'œuvre de cet éminent sémitisant que fut l'abbé Carmignac. Ce dernier avait démontré, de façon irréfutable, que les synoptiques - ou du moins certaines parties d'entre eux - étaient des traductions, littérales, d'un texte hébraïque préexistant. Ce faisant, non seulement il concluait à une datation haute des Evangiles, mais il avait la chance de retrouver, derrière le grec, les mots mêmes qui étaient tombés des lèvres de Jésus. Il établissait, en quelque sorte, un contact direct avec le Christ ; on pouvait alors avoir l'impression de passer d'une langue profane - le grec - à une langue sacrée, l'hébreu, la première n'étant en somme qu'un moyen d'accès à la seconde. Le grec n'en était-il pas alors dévalué ? Il conserve à mon sens tout son intérêt ; il reste, en effet, que nos Evangiles nous sont parvenus en grec. Les originaux hébraïques ont certes bien existé - Saint Jérôme a pu lire l'Evangile de Saint Matthieu en cette langue - mais ils se sont comme étiolés pour laisser place au grec, langue véhiculaire de l'époque. Et comment croire que l'Esprit Saint, qui a inspiré les textes sémitiques, aurait abandonné les traducteurs qui les ont mis en grec ? J'ajoute que, si l'on veut trouver l'hébreu derrière le grec, encore faut-il se garder de faire des contresens sur le texte grec.

Le travail du sémitisant est donc tout naturellement relayé par celui de l'helléniste, lorsque, les sources sémitiques ayant été explorées, on se trouve devant des difficultés qui ne peuvent être résolues par le moyen du recours à l'hébreu. Je voudrais donc vous parler de l'utilité de la philologie grecque ; mais, au lieu de tenir un discours théorique, il m'a semblé qu'il valait mieux prouver cette utilité par des exemples. Et quels meilleurs exemples que ceux que l'on peut tirer de l'œuvre, si vaste et si précieuse, du Professeur Delebecque, dont tous s'accordent à reconnaître qu'il fut l'un des meilleurs hellénistes de notre temps ? Ses travaux sur Homère, sur Thucydide, sur Xénophon sont très connus des spécialistes ; or, paradoxalement, ses livres sur le Nouveau Testament et ses nombreux articles, n'ont pas, jusqu'ici, connu l'audience qu'ils méritaient. La raison en est simple ; c'est la même que celle qui tient encore l'œuvre de l'abbé Carmignac sous le boisseau : comme ce dernier, Edouard Delebecque avait la certitude que les faits relatés par les Evangiles avaient réellement eu lieu. C'était consternant, il faut l'avouer... Comment tant de science pouvait-elle accompagner

tant de "candeur" ? Mais la candeur est lumineuse, et nous allons voir comment elle peut éclairer quelques passages obscurs.

La philologie grecque sert à préciser, clarifier, faire pleinement comprendre ce qui, sans elle, resterait plus ou moins obscur ; mais il y a plus : dans certains cas elle nous permet de savoir si telle ou telle expression relève d'un sémitisme sous-jacent ou de la langue grecque la plus classique. Et quelquefois, c'est tout le sens d'une péripécopie qui en est affecté. C'est le cas de Saint Luc II, 49-50 : le recouvrement au Temple. Jésus, qui a douze ans, accompagne ses parents pour la fête de la Pâque. Ses parents, qui le croyaient dans la caravane du retour, s'inquiètent de ne pas le trouver. Ils retournent à Jérusalem, où ils le découvrent enfin dans le Temple, assis parmi les Docteurs qu'il émerveille par ses réponses. Ici se placent les versets qui posent un problème. En grec : « *ti hoti ézèteite me ? Ouk eideite hoti en tois tou Patros mou dei einai me ? Kai autoi ou sunèkan to rhèma ho élabèven autois.* » Jésus dit : « Comment, vous me cherchiez ? Ne savez-vous pas que je dois être « *en tois tou Patros mou* ? » Que signifient ces quelques mots ? Beaucoup y voient un sémitisme : « je dois être dans la maison de mon Père », c'est à dire dans le Temple. Or, en bon grec l'expression "*en tois*" signifie "absorbé dans". « Ne saviez-vous pas que je dois m'absorber dans les affaires de mon père ? » Comment traduire ? La grammaire grecque donne la solution. L'hésitation serait permise si le verbe "*dei*", n'était pas à l'indicatif présent. En effet la visite au Temple est à ce moment là terminée. S'il s'agissait du Temple, dans lequel Jésus aurait dû se trouver, nous aurions eu "*édei*" : "il fallait", et non "*dei*" : "il faut". « Ne saviez-vous pas que je devais être au Temple ? » Cette simple remarque grammaticale nous permet de trancher, et nous ouvre la compréhension de toute la péripécopie. Que s'est-il passé ? Jésus, à un moment qui n'est pas précisé, mais qui se situe entre le jour de ses douze ans et celui de sa visite au Temple, avait déclaré à ses parents qu'il était temps désormais pour lui de s'absorber dans les affaires de son Père ; mais ceux-ci n'avaient pas compris ce qu'il avait voulu dire. Maintenant ils se rappellent ces paroles, et comprennent. Jésus n'a ni désobéi, ni pris à leur insu une initiative qui, quoique d'inspiration divine, avait eu pour effet de plonger ses parents dans l'angoisse. A leurs tendres reproches, Jésus répond : « Comment, vous me cherchiez ? » Ses parents ne devaient pas le chercher ; c'est donc qu'il leur avait dit ce qu'il avait l'intention de faire. Il y a eu malentendu. Il faut donc traduire non pas « ils ne comprirent pas », mais « ils n'avaient pas compris » (l'aoriste grec doit souvent se traduire par un plus-que-parfait français). Ajoutons aussi que le plus-que-parfait ouvre des perspectives. Ils n'avaient pas compris alors ce qu'ils ont compris depuis. L'épisode n'est pas clos, comme il l'était si on avait traduit : « ils ne comprirent pas » (passé simple). Le plus-que-parfait suggère que les paroles de l'Enfant Jésus, chargées de mystère, ne se dévoileront que progressivement, au cours du long chemin qui conduira du Temple au Calvaire. Pour l'instant Jésus rentre, avec ses parents, à Nazareth, et, dit Saint Luc, « *èn hypotassamenos autois* », ce qu'on traduit habituellement par : « il leur était soumis ». Eh bien non, ce n'est pas exactement le sens. Car Saint Luc ne choisit pas ses mots au hasard. Et il emploie là un temps périphrastique, non pas « il leur était soumis » mais mot à mot « il restait avec eux dans un état de soumission ». Ce qui implique que Jésus comme toujours était soumis à ses parents. Donc il ne les a jamais trompés, il n'a jamais désobéi.

La philologie grecque nous permet donc de trancher entre deux interprétations divergentes. Peut-elle aller plus loin ? Peut-elle aller jusqu'à remettre en cause certaines traductions, qui paraissent aller de soi, et qui sont consacrées par une longue tradition (sans que l'orthodoxie en souffre, naturellement) ? Que faut-il penser, par exemple, d'une traduction universellement admise, dans l'Évangile de l'Enfance, de Saint Luc ? Je veux parler du récit de la nativité.

La Sainte Famille est montée à Bethléem pour se faire recenser, conformément à l'Edit de César Auguste. Jésus naît à Bethléem et a pour berceau une crèche - une mangeoire - dans une étable ou peut-être une grotte.

Une grotte, « parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie ». Cette traduction passe d'autant plus facilement qu'elle est en harmonie avec le Prologue de St Jean : « Et les siens ne l'ont pas reçu ». Voilà qui peut donner lieu à de beaux développements théologiques, et matière à de beaux sermons. Et nous n'avons rien contre. Mais est-ce le vrai sens ? Relisons le passage. La Sainte Famille se trouve déjà à Bethléem depuis un certain temps - qui n'est pas précisé -. Rien n'indique dans le texte qu'elle ait jamais eu l'intention de « descendre » à l'hôtellerie. Et d'ailleurs, s'agit-il vraiment d'une hôtellerie ? Le texte donne "*kataluma*" qui est à traduire par "caravansérail", abritant bêtes et gens ; il est distinct de "*pandokheion*", l'auberge, que nous trouvons dans l'épisode du Bon Samaritain. Or, est-il vraisemblable qu'un caravansérail en soit à une ou deux personnes près, qu'il n'y ait pas de "place" pour eux, même s'il faut se serrer un peu ? Et sans doute, le mot "place", au sens de "place disponible", peut-il se défendre si l'on se réfère à Luc XIV, 22, « tes ordres ont été exécutés, mais il reste encore de la place » ; mais "*topos*" signifie habituellement "place convenable", ou "place caractéristique" comme on peut le voir dans le passage qui précède immédiatement celui que nous venons de citer (Luc XIV, 9 -10). On pourrait hésiter, mais, ce qui fait pencher la balance, c'est l'emploi du verbe être à l'imparfait. Nous sommes obligés de traduire : « elle le lançait, dans une crèche, car ce n'était pas une place pour eux, une hôtellerie ! » Mettons cette phrase au style direct : « car ce n'était pas une place pour nous, un caravansérail ! » On croit entendre l'écho direct des paroles de Marie. Qui a informé Luc ? Je cite ici Delebecque : « Il suffira, sans rien affirmer, d'énoncer quelques possibilités. Si Marie, longtemps après Joseph, est morte en 45, à 63 ans, il n'est pas impossible qu'elle ait communiqué avec Luc avant la conversion de l'évangéliste. Mais il est possible également que Luc ait été renseigné par Paul ou par Jean. Nous rejoignons la thèse de Harnack – qui n'est pas des nôtres - qui date de 1911, et du Père Lagrange, en 1919 ; mais cette thèse est étayée par des arguments proprement philologiques, et qui permettent même, dans notre cas, de déterminer, plus exactement que ne l'avait fait Harnack, l'étendue des informations qui nous viennent de la Vierge elle-même, à savoir tout l'Évangile de l'Enfance - alors qu'Harnack en désignait une partie seulement - car tout ce début de l'Évangile de St Luc est dominé par un mot sémitique, "*dabar*", que Luc traduit par "*rhèma*", qui ne signifie pas ici simplement "parole" - logos - mais parole divine, qui porte en elle-même l'assurance de sa réalisation... »

J'ai pris quelques exemples entre cent. Ils suffiront pourtant à donner envie de lire toute l'œuvre du Professeur, qui est vaste ; la matière peut paraître quelque peu austère, mais le lecteur sera récompensé de son effort, effort qu'un style toujours précis et limpide rend moins ardu.

Antoine Luciani

Nous rappelons à nos lecteurs que nous leur enverrons sur simple demande à notre adresse, le texte complet de la conférence du professeur Luciani et qu'ils peuvent obtenir le livre du professeur Delebecque « *Etudes sur le grec du Nouveau Testament* » en s'adressant au "Service des Publications de l'Université de Provence", 29 avenue Robert Schuman, 13621, Aix en Provence, Cedex 1. (Tél. : 04 42 95 31 92).

La naissance virginale de Jésus

On cherche parfois très loin la preuve de la naissance virginale de Jésus. Or, cette preuve est facile à trouver. Elle figure au 1^{er} chapitre de l'Evangile de Matthieu.

L'Evangéliste évoque d'abord toutes les générations qui ont précédé le Christ en utilisant régulièrement la formule masculine : "Un tel engendra un tel". Trois fois seulement une femme intervient et la formule devient alors : "Un tel engendra un tel d'une telle". Mais lorsqu'on arrive à la naissance de Jésus au verset 16, on constate un changement brutal : « Jacob engendra Joseph l'époux de Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ ». On peut ici faire deux remarques.

1°) Le verbe "engendrer", *genna&w*, après avoir été employé trente huit fois à la forme active, *e)ge&nnhsen*, disparaît au profit de la forme passive, *e)gennh&qh*. Ce passif annonce et caractérise une intervention de Dieu. C'est le "passif divin"

2°) On constate en outre que le complément indiquant l'origine est bel et bien un féminin singulier : *e)c h8(j*, qui signifie "de laquelle". Malgré sa qualité d'époux indiqué par *to_n a2ndra*, Joseph n'est pour rien dans cette naissance. Jésus n'est pas né d'un couple, mais d'une seule personne, la Vierge Marie.

Jeanne Ducatillon, 31 janvier 2005

Extrait d'un entretien radiophonique avec l'abbé Carmignac (1984)

Monsieur l'Abbé Jean Carmignac, un auditeur vous pose cette question :

Est-ce que vos études scientifiques vous posent des problèmes par rapport à votre foi ?

J.C. : Le problème de la foi se pose de deux façons différentes selon les tempéraments intellectuels. Il peut se poser de façon *plutôt philosophique* ou de façon *plutôt historique*. Et quand nous avons, avec des fidèles, à traiter des problèmes de la foi, la première chose est de savoir s'il s'agit de gens qui sont de tendance philosophique ou des gens qui sont de tendance historique. Personnellement, par tempérament, je ne suis pas du tout un philosophe, je suis plus un historien et par conséquent, l'aspect philosophique des questions me touche relativement peu. Pour moi ce qui importe c'est l'aspect historique. Et alors là, je peux dire que mes travaux ont tous singulièrement consolidé ma foi parce que je me rends compte que ce que nous avons dans les Evangiles, et dans tout le Nouveau Testament, est en harmonie avec le cadre extérieur que nous venons de découvrir tout récemment. Je me rends compte que cette étude des manuscrits de la mer Morte aboutit à reconnaître dans les Evangiles des textes primitivement écrits en hébreu, des textes qui ont été écrits par les témoins de la vie de Jésus - ceux qui avaient vu ce qu'il avait fait, ceux qui avaient entendu ses paroles -. Et j'en aboutis à la conclusion - qu'il est peut-être un peu présomptueux de présenter comme je vais le faire en quelques mots, mais qui résume bien ma pensée - : je

pense que grâce aux Evangiles, bien compris avec leurs sources hébraïques, nous connaissons Jésus à peu près comme nous l'aurions connu si nous avions vécu en Palestine vers l'année 45. Si nous avions vécu en Palestine vers l'année 45, sans doute nous aurions pu recueillir des témoignages qui ne sont pas dans les Evangiles. Nous aurions de la vie de Jésus une connaissance plus complète. D'accord. Mais sur les points où nous aurions pu recueillir des témoignages, les témoignages que nous aurions recueillis sont ceux que nous avons actuellement dans les Evangiles. Et donc, au point de vue historique, les Evangiles sont des documents d'une extrême importance au simple point de vue humain, en faisant abstraction du fait qu'ils sont des écrits inspirés par Dieu, qu'ils sont la parole de Dieu. Même s'ils n'étaient pas la parole de Dieu, s'ils n'étaient que des écrits humains, ces écrits humains mériteraient toute notre considération. Et notre foi repose sur une *connaissance* de Jésus vraiment très importante. Quand nous lisons certains Evangiles, nous avons *l'écho direct* de ce qu'ont retenu ceux qui ont vu et entendu Jésus. Et pour moi cela, c'est une chose très importante et cela suffit pour que, de fait, ma foi ne soit vraiment pas troublée : elle est au contraire plutôt fortifiée par tous ces travaux-là.

Jean Carmignac

La maison de la Sainte Vierge à Lorette

Cette petite maison de pierres disparates, enfouie sous une basilique dans une petite ville sans importance d'Italie a-t-elle la moindre chance d'avoir été celle de la Vierge ? Et le mode de transport avoué pour arriver là depuis Nazareth – des anges par la voie des airs – l'époque, 1291 – un Moyen âge à la réputation douteuse - n'en disent-ils pas déjà assez long sur la réponse à donner à cette question ? Et d'ailleurs, pour clore le débat, n'y a t-il pas une autre - une deuxième - maison de la Vierge, une grotte à Nazareth, pour faire concurrence à celle de Lorette avec un peu plus de chances de gagner le concours de l'authenticité ? Comme d'habitude, ce sont les sceptiques moqueurs qui s'avancent en prétendant avoir le monopole de la rationalité et de la science, et comme d'habitude, une recherche scientifique sérieuse va donner raison à la tradition et à la foi – mais oui ! Un livre de 507 pages, qui n'a évidemment joui d'aucun battage médiatique, est sorti en 2003. Il s'agit de *La Santa Casa di Loreto* par Giuseppe Santarelli, troisième édition revue et augmentée qui fait le point avec une extrême méticulosité et beaucoup d'illustrations sur les connaissances relatives à cette maison de la Vierge de Lorette.

Et tout d'abord comment expliquer l'existence de deux maisons de la Mère du Christ ? C'est tout simple : elles n'en faisaient qu'une. La grotte servait de dépôt, de lieu de rangement tandis que la maison qui, placée devant elle, lui était contiguë, servait d'habitation : cette configuration des logements à Nazareth, bourgade de montagne, était habituelle, les "remises", attenant aux habitations construites, étant creusées dans le roc. De plus, en 1617, des mesures encore possibles avant la construction d'une nouvelle église ont permis de constater que les dimensions de la maison de Lorette s'adaptaient parfaitement à celles de la

grotte de Nazareth. Resterait encore à expliquer devant celle-ci le pourquoi d'un espace bizarrement inoccupé.

Mais d'autres raisons viennent consolider la thèse de l'authenticité de ce petit édifice ; et tout d'abord celle qu'il a été de tout temps, aussi bien en Palestine qu'en Italie, protégé par de nombreuses superstructures : église-synagogue probablement édifée par « la famille du Seigneur » elle-même, basilique byzantine, crypte d'une somptueuse basilique construite par les croisés (ce qui lui a permis étant sous terre d'échapper à la destruction de cette même basilique organisée par le lieutenant du sultan Bajbars en 1263). Une fois en Italie les mêmes protections pour une humble chaumière sont inexplicables s'il ne s'était pas agi d'autre chose. Quant à la date du transfert attestée seulement par écrit au milieu du XV^{ème} siècle, elle est en fait confirmée par Ricoldo di Montecroce qui, pèlerin à Nazareth en 1289, parle de la "cella" (petite chambre) de la Vierge préservée des destructions, alors qu'après 1291 tous les visiteurs ne trouvent plus que la grotte. Ensuite l'analyse des mesures et des emplacements démontre que notre "petite chambre" s'harmonise parfaitement avec chacune des trois églises construites successivement en Terre Sainte pour la protéger. A cela il faut ajouter que l'emplacement de la porte et de la fenêtre sont inexplicables là où la maisonnette se trouve aujourd'hui alors que leur orientation se révèle parfaitement fonctionnelle devant la grotte de Galilée et que d'ailleurs toute la structure architecturale de l'édifice ne correspond en rien aux habitudes de la région des Marches de l'époque mais tout à fait à celles de la région de Nazareth : les dimensions s'accordent avec les coudées hébraïques et non avec les cannes (1) de Recanati ou d'Ancône, les pierres de la partie originale (2) sont façonnées comme celles des Nabatéens voisins des Hébreux et non comme celles des habitants des Marches. Enfin les fouilles de 1962-65 ont confirmé l'absence de fondations, fait tout à fait extraordinaire mais conforme aux dires de la tradition. Il faut encore évoquer la présence de quantité d'indices confortant notre thèse : Santarelli a fait une recherche approfondie sur les graffiti de la Santa Casa auxquels il a dédié un autre livre. Ceux-ci – au nombre d'environ soixante – sont semblables à d'autres découverts en Palestine et particulièrement à Nazareth. Soulignons l'existence - particulièrement intéressante pour nous qui sommes convaincus de la première rédaction des Evangiles en hébreu – d'un « Oh ! Jésus-Christ, fils de Dieu » écrit en lettres grecques à l'exception probable de deux d'entre elles qui seraient des caractères hébreux. Autres indices : Dans une cavité murée sous la fenêtre occidentale ont été découverts par hasard en 1968 une coquille brisée d'œuf d'autruche et cinq croix de Croisés en étoffe rouge. L'auteur explique pour la première qu'il s'agit d'un motif décoratif souvent employé pour la décoration des églises en Terre Sainte, pour les secondes qu'ils sont vraisemblablement des ex-voto de ceux-là mêmes qui ont participé à la translation de la maison, l'ensemble ayant été recueilli avec d'autres objets dans cette niche dont il reconstitue l'histoire. Par ailleurs, sous la maison, des pièces de monnaie ont été retrouvées attestant la visite entre autres de pèlerins allemands. Les seules qui soient datables avec précision remontent justement à 1287-1308.

Mais venons-en au chef d'accusation le plus "grave" – celui de légende – provoqué par ce fameux transport par voie des airs opéré par des anges. Notons en passant que Jésus en Mt, 26-53, ne nie pas du tout que les anges puissent être employés à des œuvres tout à fait terre à terre... mais passons. Il semble que la version beaucoup plus prosaïque du transport des pierres de cette maison par voie maritime et par la famille Angeli ("Angeli" veut dire "Anges" en italien et ce nom de famille est encore porté) a de bonnes raisons d'être soutenue. Les deux pièces de monnaie dont nous venons de parler ont été frappées par Guido de La Roche, duc d'Athènes dont la mère s'appelait Elena Angeli Comneno - et qui en août 1294 devint vassal de Philippe II d'Anjou. Or d'insignes savants (Lapponi, Thèdenat, etc.) auraient trouvé au début du XX^{ème} siècle dans les archives du Vatican des « documents importants,

selon lesquels les membres de la famille Angeli, apparentés avec les empereurs de Constantinople et avec les despotes de l'Epire, auraient transporté les pierres de la maison de la Madone de Nazareth à Lorette. » On trouve dans le *Chartularium culisanense* (feuillet 181), copie de l'original, la liste des biens apportés en dot par Ithamar (Marguerite) Angeli, fille de Nicéphore despote d'Epire, qui épousait en septembre-octobre 1294 Philippe II d'Anjou, fils du roi de Naples Charles II et prince de Tarente. Parmi quantité d'autres objets précieux au deuxième paragraphe apparaît ceci : « *Sanctas petras ex Domo Dominae Nostrae Deiparae Virginis ablatas.* » (« Les Saintes pierres enlevées de la Maison de Notre Dame Vierge Mère de Dieu »). La maison est censée être arrivée après plusieurs étapes à Lorette le 10 décembre 1294.

Ainsi s'explique aussi la présence de ce qui a de fortes chances selon les experts d'être un portrait du XIV^{ème} siècle de Saint Louis, roi de France (il apparaît en rouge sous le bras droit du crucifix sur la photo de la maison de la Vierge à Lorette que vous trouverez en page 17) : Il était le grand-oncle de Philippe II, mari d'Ithamar Angeli.

Plusieurs textes (de Ricci, Tolomei dit Teramano, Paolo di Rinalduccio, Lazzarelli, Bonfini et Petrucci) et une xylographie du XV^{ème} siècle confirment le transport des pierres de la maison de la Vierge par voie de mer, ce qui ne les empêche pas naturellement de présenter aussi cette translation comme l'œuvre de la protection de la Reine des Cieux.

Pourquoi Lorette enfin ? Les Marches faisaient partie des Etats Pontificaux et Salvi, évêque de Recanati, remplaçait le Pape quand il était absent de Rome. Or Célestin V n'a jamais résidé à Rome. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Salvi ait fait aborder le navire portant le précieux chargement dans le port de sa ville, et que la maison ait été reconstruite près de là, dans un lieu « qui ne pouvait être différent pour sa sécurité et sa dignité » (Monelli)

Il semble bien que ce soit dans cette humble maison qu'ait commencé la plus grande histoire de toute l'humanité.

Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous.

Marie-Christine Ceruti

(1) Mesure de longueur qui variait de ville en ville : plus de deux mètres et moins de trois.

(2) Plusieurs parties, bien précises, de la maison ont été retouchées en général pour raison de stabilité.

Dernière minute : un de nos adhérents nous signale qu'il a découvert une ancienne édition trilingue des Evangiles qui ne figure pas parmi les nombreuses rétroversions répertoriées par l'abbé Carmignac. Nous en donnerons plus d'informations dans le prochain numéro. L'idée des Evangiles originaires écrits en langue sémitique n'est donc ni nouvelle ni exceptionnelle, mais récurrente depuis des siècles.

